

yeux des futurs archéologues) un ensemble de catastrophes en effondrement, mais il est plausible que cet enchaînement soit réservé aux générations présentes. Telle est l'intuition, que nous partageons avec bon nombre d'observateurs, qu'ils soient experts scientifiques ou activistes.

La certitude est que nous ne retrouverons plus jamais la situation « normale » que nous avons connue au cours des décennies précédentes⁴. Premièrement, le moteur de la civilisation thermo-industrielle - l'énergie et la finance - est au bord de l'extinction. Des limites (qu'il est impossible de dépasser) sont atteintes. L'ère des énergies fossiles abondantes et bon marché touche à sa fin, comme en témoigne la ruée vers les énergies fossiles non-conventionnelles aux coûts environnementaux, énergétiques et économiques prohibitifs. Cela enterre définitivement toute possibilité de retrouver un jour de la croissance économique, et donc signe l'arrêt de mort d'un système économique basé sur des dettes... qui ne seront tout simplement jamais remboursées.

Deuxièmement, l'expansion matérielle exponentielle de notre civilisation a irrémédiablement perturbé les systèmes complexes naturels sur lesquels elle reposait. Des frontières (seuils irréversibles) ont été franchies. Le réchauffement climatique et les effondrements de biodiversité, à eux seuls, annoncent des ruptures de systèmes alimentaires, sociaux, commerciaux ou de santé, c'est-à-dire concrètement des déplacements massifs de population, des conflits armés, des épidémies et des famines. Dans ce monde devenu « non-linéaire », les événements imprévisibles de plus forte intensité seront la norme, et il faut s'attendre à ce que régulièrement les solutions que l'on tentera d'appliquer perturbent encore davantage ces systèmes.

Et troisièmement, les systèmes toujours plus complexes qui fournissent l'alimentation, l'eau et l'énergie, et qui permettent à la politique, la finance et à la sphère virtuelle de fonctionner exigent des apports croissants d'énergie. Ces infrastructures sont devenues tellement interdépendantes, vulnérables, et souvent vétustes, que des petites ruptures de flux ou d'approvisionnement peuvent mettre en danger la stabilité du système global en provoquant des effets en cascade disproportionnés. Ces trois états (approche des limites, dépassement des frontières et

complexité croissante) sont irréversibles, et, combinés, ils ne peuvent déboucher que sur une issue, un effondrement. Mais de quoi s'agit-il au juste ? Nous reprenons la définition très pragmatique d'Yves Cochet, à savoir « *le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis [à un coût raisonnable] à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* »⁵. Il s'agit bien d'un processus à grande échelle irréversible, mais ce n'est pas la fin du monde, ni l'apocalypse. La suite s'annonce longue, truffée d'obstacles, et il faudra la vivre...

Il y a eu par le passé de nombreux effondrements de civilisations qui restaient confinés à certaines régions. Aujourd'hui, la mondialisation a créé des risques systémiques globaux, et c'est la première fois que la possibilité d'un effondrement à très grande échelle, presque globale, est devenue envisageable. Mais cela ne se fera pas en un jour. Un effondrement prendra des vitesses, des formes et des tournures différentes suivant les régions, les cultures et les aléas environnementaux. Il doit donc être vu comme une mosaïque complexe où rien n'est joué à l'avance.

Plonger dans cette complexité est tout l'objet de la collapsologie, que nous définissons comme « *l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus*. » Voir ce tableau dans son ensemble, et non à travers une ou plusieurs « crises » prises séparément, représente clairement un saut qualitatif dans la compréhension de notre époque.

Refuser d'y croire

Face à ce constat, la première réaction est de le nier, de l'oublier rapidement, ou de ne pas y croire. C'est le déni. D'ailleurs, dans l'espace médiatique et intellectuel, la question de l'effondrement n'est pas abordée sérieusement. Le fameux bug de l'an 2000, puis l'« événement Maya » du 21 décembre 2012, ont évincé la possibilité de toute argumentation sérieuse et factuelle. Evoquer un effondrement en public équivaut à annoncer l'apocalypse, donc à se voir renvoyé à la case bien délimitée des « croyants » et des « irrationnels » qui

ont « existé de tous temps ». Point barre, sujet suivant. Ce processus de bannissement automatique - qui pour le coup apparaît vraiment irrationnel - a laissé le débat public dans un tel état de délabrement intellectuel qu'il n'est plus possible de s'exprimer que par deux postures caricaturales qui frisent souvent le ridicule. D'une part on subit des discours apocalyptiques, survivalistes ou pseudo-mayas, et d'autre part on endure les dénégations « progressistes » des Luc Ferry, Claude Allègre et autres Pascal Bruckner. Les deux postures, toutes deux frénétiques et crispées autour d'un mythe (celui de l'apocalypse vs celui du progrès) se nourrissent mutuellement par un effet « épouvantail » et ont en commun la phobie du débat posé et respectueux, ce qui a pour effet de renforcer l'attitude de déni collectif décomplexé qui caractérise si bien notre époque.

Personne ne peut dire aujourd'hui qu'il manque des données scientifiques sur les constats alarmants. Mais force est de constater que pour la plupart des gens, ces informations ne sont pas crédibles. Comme l'a observé Dennis Meadows, l'un des auteurs du rapport au Club de Rome de 1972, au cours des quarante dernières années, « nous avons simplement continué à inventer de nouvelles raisons pour ne pas changer notre comportement »⁶. En fait, nous avons tendance à déformer les faits pour qu'ils soient compatibles avec les mythes qui nous fondent, et qui fondent notre société. Par exemple, l'un des mythes de la société libérale est celui du progrès et de la croissance infinie. A l'arrivée inopportune d'un fait, le pic pétrolier par exemple, beaucoup d'entre nous préférons déformer le fait (par les chiffres, ou en s'inventant des histoires sur les énergies renouvelables, etc.) plutôt que de croire à la fin de l'ère des énergies fossiles. Pour Meadows, il est clair que « nous ne voulons pas savoir ce qui se passe réellement, nous voulons la confirmation d'un ensemble d'impressions que nous possédons déjà »⁷.

Pour couronner le tout, les catastrophistes sont assez mal perçus par une majorité de la population. Pourtant, beaucoup de gens pensent et croient à la possibilité qu'il leur arrive des malheurs. Chaque fois qu'ils signent un contrat d'assurance, ils trahissent cette croyance. Or, les accidents — les incendies, les vols, les inondations, etc. — sont très rares, voire extrêmement rares dans une vie, et peu de gens connaissent

les bases scientifiques du calcul des risques de ces événements. Ces derniers sont intuitivement considérés comme possibles et débouchent sur des actions concrètes, alors que les conséquences du changement climatique, qui sont bien étayées par les faits, sont ignorées. En fait, nous devons reconnaître que les conséquences du changement climatique « *ont été systématiquement sous-estimées à la fois par les militants et, jusque très récemment, par la plupart des scientifiques* »⁸. Tous, « *ont craint de paralyser le public en l'effrayant trop fortement* »⁹. Dès lors, n'y a-t-il pas un seuil de catastrophisme au-delà duquel l'esprit se braquerait ? Tout cela n'est-il qu'une question de degré ? Faut-il donc éviter à tout prix les discours catastrophistes ?

Comment vivre avec cette idée ?

En réalité, le déni est un processus cognitif salutaire (à court terme !) qui permet de se protéger naturellement des informations trop « toxiques ». En effet, la possibilité d'un effondrement provoque souvent de grandes angoisses très néfastes pour l'organisme si elles deviennent chroniques. L'absence d'alternatives concrètes génère même aussi un sentiment d'impuissance, qui, lui, est cancérigène¹⁰ (mais qui disparaît une fois que nous passons à l'action).

D'un autre côté, « *refuser d'accepter que nous allons affronter un avenir très désagréable [peut devenir] une attitude perverse* »¹¹ dans la mesure où nous sous-estimons les effets à long terme des catastrophes. Alors que faire ? Comment rester en bonne santé ?

Un élément de réponse consiste à voir dans toute « *transition psychologique* » un processus de deuil. Les catastrophes climatiques ou « *la possibilité que le monde tel que nous le connaissons aille droit vers une fin horrible* »¹² sont des choses souvent trop difficiles à accepter pour l'esprit humain. « *Il en est de même de notre propre mort ; nous 'savons' tous qu'elle va survenir, mais ce n'est que lorsqu'elle est imminente que nous nous confrontons au sens véritable de notre condition de mortel.* »¹³

Le processus de deuil traverse plusieurs étapes, selon le modèle bien connu établi par Elisabeth Kübler-Ross, la psychologue américaine spécialiste du deuil : le déni,

la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation. Nous retrouvons toutes ces étapes dans les réactions du public que nous côtoyons dans nos conférences et débats, et même dans les réactions que nous-mêmes avons ressenties en préparant ce livre. Ainsi, lors de discussions et d'ateliers sur la transition ou sur l'effondrement, nous avons constaté que les moments de témoignages et de partages d'émotions étaient essentiels pour permettre aux personnes présentes de se rendre compte qu'elles n'étaient pas seules à affronter ce genre d'avenir et à ressentir ces émotions. Tous ces moments nous rapprochaient de l'étape d'acceptation, indispensable pour retrouver un sentiment de joie, de reconnaissance et d'espoir qui nourrit une action juste et efficace.

Aller de l'avant, retrouver un avenir désirable, et voir dans l'effondrement une formidable opportunité pour la société, passe nécessairement par des phases désagréables de désespoir, de peur et de colère. Cela nous oblige à plonger dans nos zones d'ombres personnelles, à les regarder en face, et à apprendre à vivre avec. L'effondrement est un miroir grossissant des parties cachées en nous que nous ne voulons pas voir. La clé est donc dans la rencontre, le partage et surtout l'écoute bienveillante de toutes les émotions que cela provoque. Croyez-nous, ça fait du bien !

En fait, des expériences en psychologie sociale ont montré pour que les gens prennent au sérieux une menace, il était nécessaire : 1. qu'ils soient bien informés de la situation, et 2. qu'ils disposent d'alternatives crédibles, fiables et accessibles¹⁴. S'ils ne disposent que d'informations partielles et s'ils ne peuvent avoir qu'un rôle limité, les gens sont moins susceptibles de s'engager. L'information la plus complète possible sur les catastrophes est donc l'une des conditions pour favoriser un passage à l'action. C'est tout l'objet de la collapsologie.

Le problème viendrait plutôt de l'autre ingrédient : il n'existe pas vraiment de chemin crédible et concret qui trace un avenir désirable dans une perspective d'effondrement... En effet, présenter les bases matérielles et les signes avant-coureurs d'un effondrement n'est pas suffisant, car cela ne dit rien sur ce à quoi il pourrait ressembler. Comment donner du relief à ce phénomène afin qu'il ne se transforme pas immédiatement, dans l'imaginaire de chacun, en une scène de

Mad Max, du *Jour d'après*, ou de *World War Z* ? Dans notre livre, nous avons esquissé un chemin, mais tout reste à faire, et surtout à imaginer. Il faut rapidement sortir de ces ornières imaginaires que nous ont tracées l'industrie du cinéma, du jeu électronique et de nombreux romans post-apocalyptiques. Toutes ces histoires ont été sculptées par les mythes de notre époque libérale (la compétition, la loi du plus fort, la croyance que l'humain est naturellement mauvais, la séparation nature/culture, etc.).

Dit autrement, le mouvement de la transition (qui inclut les Alternatiba et autres objecteurs de croissance) a un immense travail à faire du côté de l'imaginaire et de l'accueil des émotions... Voilà un vaste et passionnant chantier ! ☐

Pour aller plus loin : Auteurs du *Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, éd. Le Seuil.

1. A. Burger, *Turn Down the Heat : Why a 4°C Warmer World Must Be Avoided*, Washington DC : World Bank, 2012.
2. IPCC, 2014 : *Summary for Policymakers. In: Climate Change 2014: Impacts, Adaptation, and Vulnerability. Part A: Global and Sectoral Aspects. Contribution of Working Group II to the Fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*. Cambridge University Press, Cambridge, United Kingdom and New York, NY, USA, pp. 1-32.
3. C. Hamilton, *Requiem pour l'espèce humaine*, Les Presses de Sciences Po, 2013, p. 12.
4. A. Miller & R. Hopkins *Climate After Growth. Why Environmentalists Must Embrace Post-Growth Economics and Community Resilience*. Post-Carbon Institute, septembre 2013.
5. Y. Cochet, « L'effondrement, Catabolique Ou Catastrophique ? », Institut Momentum, 27 mai 2011.
6. D. Meadows, *Les limites à la croissance* (dans un monde fini), Rue de l'échiquier, 2012, P. 204.
7. D. Meadows, 2013, op. cit., p. 203.
8. C. Hamilton, 2013, op. cit. p. 8.
9. Ibidem
10. S. S. David, Anticancer, Robert Laffont, 2007.
11. C. Hamilton, 2013, op. cit. p. 11.
12. C. Hamilton, 2013, op. cit. p. 7.
13. C. Hamilton, 2013, op. cit. p. 7
14. Moser, S. C., & Dilling, L. (2007). « *Toward the social tipping point: creating a climate for change* ». In : *Creating a climate for change: Communicating climate change and facilitating social change*, 491-516.